

PASCAL ET LE PROBLÈME DE L'IMMORTALITÉ

Dieudonné Achille Ozi GAGBÉI

Université Felix Houphouët-Boigny

achille.oz@gmail.com

Résumé : Les *Pensées* de Pascal sont connues comme une ébauche d'une apologie de la religion chrétienne. L'intention de son auteur est de susciter la conversion religieuse à partir de la réflexion sur la condition existentielle de l'homme. Son inquiétude au regard de la misère de l'homme et son incapacité à se relever de cette misère restent le creuset de sa foi. Si Pascal s'insurge contre le divertissement qui empêche de penser proprement notre condition finie et misérable, c'est implicitement pour inviter à penser à partir de cette expérience *l'au-delà* de la mort. Pour ce faire, il faut d'ores et déjà poser l'idée de l'immortalité. Ainsi le pari pascalien prend tout son fondement, son sens et sa portée dans le mythe de l'immortalité. Parier en faveur de la félicité céleste, c'est admettre *a priori* l'immortalité de l'homme. Ce problème de l'immortalité que pose Pascal dans son œuvre apologétique est essentiel notamment pour la foi chrétienne qui proclame à la fois un salut et une damnation éternelle *post mortem*. De la pensée de l'immortalité dépend donc, chez Pascal, la conduite morale de l'homme.

Mots clés : Existence, Finitude, Immortalité, Mort, Pari, Salut.

Abstract : The Thoughts of Pascal are known as an outline of an apology for the Christian religion. The intention of its author is to arouse religious conversion by reflecting on the existential condition of man. His concern about human misery and his inability to recover from this misery remain the crucible of his faith. If Pascal protests against the entertainment that prevents us from properly thinking about our finite and miserable condition, it is implicitly to invite people to think beyond death from this experience. To do this, we must already pose the idea of immortality. Thus the Paschalian bet takes all its foundation, its meaning and its scope in the myth of immortality. To bet in favor of celestial felicity is to admit a priori the immortality of man. This problem of immortality that Pascal poses in his apologetic work is essential in particular for the Christian faith which proclaims both salvation and eternal post-mortem damnation. On the thought of immortality therefore depends, in Pascal, the moral conduct of man.

Keywords : Existence, Finitude, Immortality, Death, Bet, Salvation.

Introduction

La croyance en une vie après la mort est l'un des mythes les plus anciens ayant fondé la croyance religieuse. La religion qui trouve son fondement dans les mystères insolubles de la création n'a cessé de faire des adeptes au nom du Jugement dernier et de la promesse de salut. Xavier Emmanuelli (2010, p. 161) affirme à ce sujet que « les rites funéraires et l'accompagnement des mourants ont été créés par les sociétés pour extraire de la fatalité des lois physiques ou chimiques la dimension humaine, pour aussi l'ouvrir sur le mystère des dieux ». Le désir d'immortalité est fortement lié au désir d'éternité et l'aspiration à une vie heureuse que l'on est dans l'incapacité d'obtenir ici-bas. Émile Chambry (1965, p. 96) dans ses notes sur le *Phédon* souligne que pour Platon « l'amour n'est autre chose que le désir de se perpétuer. Mais se perpétuer dans ses enfants ne suffit pas à l'homme. Il désire survivre à lui-même, en gardant sa personnalité ». Les enseignements religieux et la sagesse philosophique ne cessent de rivaliser en argument sur le problème de l'immortalité. Mais cette conception d'une vie après la mort est rejetée par les penseurs matérialistes et les existentialistes athées. Ceux-ci conçoivent l'homme comme une entité organique _corps et matière_ dont la fin de l'existence coïncide avec à la fin de sa vie. L'homme naît, grandit et meurt comme tout être vivant. Même s'ils arrivent à admettre, pour certains d'entre eux, l'idée d'une âme, celle-ci ne saurait survivre en dehors du corps auquel elle est intrinsèquement liée. L'idée de l'immortalité, selon eux, est erronée et n'a aucun fondement rationnel. Celle-ci est donc, soit motivée par l'absurdité de la mort à cause l'inachèvement des projets de l'homme, soit par la crainte du néant qui s'ensuivrait après la mort. Malgré ce fait, la croyance en l'immortalité est de plus en plus répandue. Mêmes les sociétés actuelles dites civilisées n'échappent pas à l'influence de ce mythe ancestral. Elles pensent une vie après la mort non dans la continuité de l'existence présente mais dans sa continuation et dont l'aboutissement dans l'au-delà rime avec les récompenses individuelles au regard des actes posés ici-bas.

Le problème de l'immortalité est une difficulté insoluble qui suscite tant de controverses et d'approches aussi bien pour le religieux que pour l'homme de science. Sauf que pour ce dernier, la vie après la mort n'est pas véritablement l'objet de son investigation. La science s'occupe moins de la possibilité d'une vie *post mortem* qu'à la quête de l'*amortalité*. Elle s'intéresse aux choses de la réalité sensible et n'a pas tant à se préoccuper de la survie de l'âme après la mort. Elle se garde d'affirmer la possibilité même d'une vie après la mort qui plutôt, relève du religieux et de la métaphysique. Le scientifique se penche sur l'existence présente en tentant de trouver les moyens d'assurer dans la temporalité l'immortalité à l'homme. La science ne pense pas l'immortalité en dehors de l'existence actuelle. À l'opposé, pour le croyant, l'existence de l'homme _fini et limité dans le temps_ ouvre sur une vie après la mort dans l'éternité céleste. Cependant, le problème que pose Pascal à travers son œuvre apologétique au sujet de l'immortalité est avant tout d'ordre existentiel. Ce qui préoccupe l'auteur des *Pensées* est non l'effectivité même d'une vie après la mort mais plutôt la portée de cette idée sur l'attitude de l'homme et son vécu quotidien. Pour cette raison, il n'admet pas d'emblée la certitude d'une vie *post mortem*. Nul ne peut ni infirmer ni confirmer avec certitude de la survie de l'âme, encore moins de celle du corps, après la mort. Pascal se refuse d'objecter ou d'assurer directement l'immortalité de l'homme. Néanmoins, il soutient dans ses réflexions que la conduite de l'homme et le sens qu'il donne à son existence actuelle dépendent du jugement qui ressort de l'idée d'immortalité. Les lois morales, coutumières et les mœurs de chaque culture résultent de la conception que chaque peuple s'en fait. Quelle est la portée temporelle du mythe de l'immortalité ? Quel est l'enjeu de l'immortalité dans les pensées pascaliennes ? La croyance religieuse peut-elle faire l'économie de l'immortalité de l'âme ? Aborder la question de l'immortalité demande nécessairement à passer en revue les grands mythes philosophiques, religieux et scientifiques à celle-ci. À la suite, il importe de relever l'inquiétude

de Pascal face à l'immortalité. Pour finir, nous relevons la portée et l'enjeu de l'immortalité à partir des pensées pascaliennes.

1. Quelques approches de l'immortalité

1.1. *Le mythe philosophique*

Le mythe de l'immortalité de l'âme théorisé par Platon dans *Apologie de Socrate*, *Criton*, et *Phédon* était déjà répandu dans la Grèce antique et les autres contrées à l'alentour. L'embaumement des morts ou la momification des corps dans l'Égypte ancienne montre bien que le mythe de l'immortalité y était fortement ancré. Les premiers penseurs grecs ont fait de l'immortalité de l'âme l'objet de leur méditation. L'histoire de la pensée philosophique attribue la formulation la plus ancienne de l'immortalité à Pythagore de Samos. Plus tard, Platon aborde le problème de l'immortalité dans ses dialogues à travers sa conception dualiste de la nature de l'homme. Il estime que l'âme d'essence spirituelle est immortelle, tandis que le corps, d'essence matérielle est soumis à la mort. Si l'homme aspire à l'immortalité, c'est parce qu'il possède une âme immortelle et éternelle. Ainsi, « l'âme s'en va vers ce qui est semblable à elle, vers ce qui est invisible, divin, immortel et sage, et quand elle y est arrivée, elle est heureuse, [...] elle passe véritablement avec les dieux le reste de son existence », explique Socrate à Cébès dans le *Phédon*. L'âme est la conscience de l'éternité en l'homme. Cette dualité platonicienne de la nature humaine est critiquée par les écoles postsocratiques qui conçoivent une imbrication âme et corps, et leur indissociation à l'avènement de la mort. L'âme meurt au même titre que le corps. L'un ne subsiste en dehors de l'autre. Les uns dans la trame de la pensée platonicienne soutiennent que l'âme est immortelle et concluent la possibilité d'une vie après la mort. Les autres dans la mouvance des pensées matérialistes rejettent totalement la dualité corps et âme, et l'idée même de l'immortalité. Ainsi, pour l'école épicurienne, la formulation de l'immortalité est une négation de la vie. Car la mort donne un sens à l'existence et n'en est pas un obstacle. Elle motive à se réaliser dans le temps présent sans se soucier

véritablement de l'échéance de la fin. Épicure (1982, p. 76) dans *Lettre à Ménécée* apporte ce conseil :

Prends l'habitude de penser que la mort n'est rien pour nous. Car tout bien et tout mal résident dans la sensation ; or la mort est privation de toute sensibilité. Par conséquent, la connaissance de cette vérité que la mort n'est rien pour nous, nous rend capables de jouir de cette vie mortelle, non y en ajoutant la perspective d'une durée infinie, mais en nous enlevant le désir de l'immortalité.

Admettre l'immortalité, c'est se nier en tant qu'un être mortel et se projeter dans un monde incertain de l'au-delà. Par contre, cette conception de l'immortalité, dans le domaine religieux, ouvre sur l'éternité dans l'au-delà par un renouvellement et un revêtement spirituel de l'homme.

1.2. Le mythe religieux

Le mythe de l'immortalité est répandu dans la plupart des religions du monde et y recouvre différentes conceptions. Il n'existe pas de croyance religieuse qui ne formule pas la possibilité d'une vie après la mort. Dans la plupart des grandes religions orientales telles que le bouddhisme, le taoïsme et l'hindouisme, à la différence des autres religions, affirment la continuation de la vie en une renaissance successive en vue du perfectionnement de l'âme. On lit dans le livre sacré de l'hindouisme LA BHAGAVAD-GÎTA, le verset suivant : « Il existe, selon les Vedas, deux façons de quitter ce monde : dans les ténèbres ou dans la lumière. L'une est la voie du retour, et l'autre du non-retour » (8, 26). Il ressort de ce verset, une conception de la vie dans un cycle de renaissance jusqu'au stade d'élévation divine. Pour l'hindouisme, l'existence actuelle est la conséquence d'une vie antérieure, et qui elle-même débouche sur une autre jusqu'à la transformation de l'âme humaine en une âme pure et éternelle. Le terme de réincarnation est employé pour désigner le déroulement de la vie après la mort dans une renaissance perpétuelle jusqu'à l'épuration de l'âme pour atteindre le stade de Bienheureux. Dans ce cas de figure, la mort est moins à craindre car elle constitue une étape indispensable au processus de purification et de perfectionnement de l'âme. Selon la conception des religions orientales,

l'homme est un être inachevé et imparfait qui, au fil des renaissances successives se réalise, se transforme et s'achève dans l'Âme universelle. La mort fait partie intégrante de la vie de l'homme comme une étape nécessaire dans son perfectionnement et son accomplissement en un être éternel. La méditation bouddhique ou hindouiste est une méditation de la vie présente en vue de l'élévation de l'âme à sa nature parfaite.

Les religions abrahamiques (le Christianisme, le Judaïsme, l'Islam) ont une approche tout à fait différente des religions orientales et traditionnelles. L'idée d'immortalité se rapporte plus aux termes de résurrection et du jugement dernier. Leur conception de l'histoire s'inscrit dans une vision eschatologique du monde. Le monde présent, corrompu et perverti par le péché adamique, est voué à la destruction pour faire place au royaume de Dieu. Toutefois, certains commentateurs, théologiens et exégètes du monothéisme refusent l'idée de l'immortalité. Pour ces derniers, cette idée est fondée sur une conception païenne assortie du mythe greco-égyptien et proche de la cosmogonie pythagoricienne et platonicienne. Il serait plus conforme de parler de résurrection au lieu d'immortalité. Mais au fond la notion de résurrection saurait-elle être inséparable de l'idée de l'immortalité ? Il ne peut avoir de résurrection, s'il n'y a pas de possibilité d'une vie après la mort. D'ailleurs, « l'on ne peut trouver personne qui ait nié la résurrection sous prétexte qu'il croyait en l'immortalité de l'âme. Au contraire, on invoquait l'immortalité de l'âme à l'appui de la croyance à la résurrection », rapporte James Barr (1995, p. 172) dans *Eden et la quête de l'immortalité*. Au fait, la théologie moderne et le libéralisme théologique veulent faire une bonne impression pour débarrasser la croyance religieuse de la dualité platonicienne _corps et âme_ pour se conformer à la pensée moderne qui formule tout haut l'unicité de la Personne. Admettre la résurrection des morts, soit pour le salut éternel, soit pour la damnation éternelle et nier l'immortalité est absurde. Pour le cardinal Joseph Ratzinger (1994, p. 113), « il est certain que renoncer à l'immortalité de l'âme écarte la possibilité d'un conflit entre foi et la pensée moderne. Mais la Bible n'est pas sauvée pour autant, car la voie biblique apparaît

aux yeux de la conscience moderne encore plus impraticable ». La résurrection même soulève d'autres objections que l'exégète biblique a du mal à élucider et peine à convaincre l'auditoire. N'est-ce pas la raison pour laquelle l'homme de science s'abstient de polémiquer sur la résurrection de l'homme et se penche plutôt sur les moyens de le rendre immortel ?

1.3. *Le mythe scientifique*

La science n'est pas en marge du problème de l'immortalité. Sauf qu'elle a une approche totalement différente de celle de la philosophie et de la religion. En fait, la science n'étant ni le domaine de la croyance subjective ni le lieu du discours abstrait, se focalise plutôt sur la possibilité du prolongement de la vie. Ce n'est pas *l'au-delà* qui préoccupe l'homme de science mais l'existence présente. Il ne faut pas attendre que l'homme soit mort pour espérer à une vie heureuse. La science n'admet pas de salut en dehors de ce monde. Rien n'est probable après la mort. L'unique possibilité offerte à l'homme est cette vie actuelle avec ses contrariétés, ses incertitudes, ses peines, ses attentes, ses espérances et ses joies. Si la science rejette l'immortalité comme le postulent les religions et certaines doctrines philosophiques, c'est qu'il y a une différence de conception de la mort. La science conçoit la mort, qu'elle soit accidentelle ou naturelle, comme la fin d'un processus biologique propre à tous les êtres vivants et liée à la dégénérescence ou au vieillissement des cellules qui composent sa nature organique. Dans *L'homme et la mort*, Edgar Morin (1951, p. 305) porte un regard sur la conception scientifique de la mort. Il ressort de sa réflexion que la science notamment « la biologie a découvert que *la mort n'est pas une fatalité de la vie organique* ». La science travaille donc à contrecarrer cette mort par le rajeunissement des organismes cellulaires ou à la régénération des cellules défaillantes. Chaque cellule organique soumise à l'usure dans le temps, à la décomposition et à la désagrégation finit par mourir par l'extinction de l'énergie vitale qu'elle possède.

Le scientifique des temps modernes cherche des alternatives ou procédés pour renouveler et réanimer les cellules défaillantes afin de conserver la vie, et ainsi atteindre l'immortalité ou plus exactement l'*amortalité*. Vu sous cet angle, l'immortalité est envisageable non plus dans un *au-delà* mais plutôt dans l'existence actuelle, soit par l'injection des sérums ou d'autres procédés médicaux pour arrêter le vieillissement, soit en redonnant la vie aux cellules dans le cas d'une mort accidentelle. Cependant la science peut-elle éviter la mort ? Vouloir rendre l'homme immortel par des mécanismes scientifiques, c'est en réalité, vouloir la mort de la mort. Même si la science tente d'arrêter le processus du vieillissement ou redonner la vie au mort, la vie de l'homme ne se réduit pas à une vie cellulaire comme une simple entité biologique. La vie de l'homme est tributaire des conditions naturelles de son cadre d'évolution liées aux effets climatiques, à l'alimentation, à l'activité de la pensée, à la pression familiale et professionnelle, aux chocs émotionnels, etc. Ceux-ci concourent également au vieillissement et à la mort. Alors vouloir coûte que coûte retarder le vieillissement des cellules est une action noble et fortement espérée par toute l'humanité. Mais il faudrait penser aussi et surtout à son environnement et aux éléments naturels qui le composent, et qui sont indirectement des vecteurs de sa mortalité. À terme, il s'agira pour la science de rendre non uniquement l'homme immortel, mais aussi les éléments de la nature "immortels". Sinon tant que l'homme sera soumis aux effets du soleil et de la pluie_ un exemple parmi d'autres_ il serait toujours sujet au vieillissement et à la mort. Tel est le défi qui s'impose à l'homme moderne précisément aux savants. La mort n'est pas un phénomène brusque et étranger. Elle est un fait consubstantiel à la vie. Dans cette optique, « le génie humain peut-il dépasser le stade actuel de la lutte contre la mort ? », interroge Edgar Morin (1951, p. 329). Telle est également la question qui suscite l'inquiétude chez Pascal.

2. L'inquiétude pascalienne

2.1. *La finitude humaine*

Pascal est un penseur inquiet et confronté à son état précaire et mortel. Il découvre qu'il n'y a pas d'issue favorable à sa finitude existentielle. Il existe dans la mesure où il se connaît comme un *être pour la mort*. Jacques Maritain (1943, p. 12) rappelle qu'« à chaque détour de l'activité humaine, la mort se tient en embuscade ». L'homme porte continuellement cette pensée qui trouble sa quiétude. Pourtant il ne peut s'empêcher de penser à cette mort imminente, imprévisible et inexorable. La mort implacable qui met brusquement fin à notre espérance terrestre hante la pensée de Pascal. Cet univers dont « le centre est partout, la circonférence nulle part »¹ (fr. 72), qu'il est incapable de remplir dans son étendue, ne lui apprend rien sur sa condition. Celui-ci reste muet sur *le pourquoi* de sa présence. L'homme est comme abandonné et projeté dans un univers muet, effrayant et effroyable. Les sciences malgré leurs avancées sont incapables d'éclairer sur le sens de l'existence. L'énigme pour Pascal est bel et bien le mystère de l'homme, plein de contradiction, borné de toute part, qui veut être heureux et ne peut l'être, en quête de la vérité et demeure constamment dans l'ignorance de tout, et aspire à l'immortalité mais est continuellement livré à la mort. Son existence est enfermée entre un espace infini qui l'englobe et un temps insaisissable qui limite ses actions. Pascal appréhende également l'homme dans son état, à la fois grand et misérable, porté à l'espérance et au désespoir, et capable d'exploit technique et sujet à des actes odieux et barbares. La vie de l'homme se déroule dans une antinomie existentielle dont l'issue finale réside dans l'anéantissement dans la mort.

L'inquiétude de Pascal est d'autant grande que ses efforts sont insuffisants pour lui apporter la plénitude de son être, et ses sens sont incapables de lui faire voir la vérité de tout. L'homme marche inexorablement vers un devenir incertain.

¹ Pour les citations tirées des *Pensées* de Blaise Pascal, nous nous référons à l'édition Garnier-Flammarion (1976), revue et augmentée (2015), présentation par Dominique Descotes, texte établi par Léon Brunschvicg.

Il vit au rythme de la contingence des évènements. Il tente par ses inventions de s'affranchir des limites de l'espace et montrer sa domination sur les choses. Mais ces tentatives restent insuffisantes au regard de l'immensité de l'univers. Et quand il se donne les moyens de le faire, il se trouve confronté à un autre ennemi intraitable qu'est le temps. Même si l'homme est en phase de dompter la nature, d'affirmer sa suprématie sur les choses de la nature, il demeure, par ailleurs, impuissant face au temps qui met un terme à son existence. Le temps est un ennemi inflexible et insaisissable qui conduit insidieusement vers l'échéance de la vie. Celui-ci rappelle proprement la finitude de l'homme. L'homme qui aspire intimement à la vérité et au bonheur suprême est confronté au temps, imprévisible qui marque indéfiniment son existence.

L'inquiétude de Pascal se révèle aussi dans l'attitude de l'homme qui ne pense pas au « temps présent » et la fin inéluctable de son existence dans le surgissement de la mort. Pire, il se projette dans le futur qui est sans cesse en devenir ou bien rappelle constamment le passé qui ne reviendrait plus. La finitude de l'homme au regard de son existence close dans ce petit espace et de son temps limité suscite davantage l'effroi chez Pascal. Mais la marque de la finitude humaine apparaît dans l'effectivité de la mort. L'absurdité de la mort relève du sentiment d'inachèvement et d'impuissance de l'homme. La mort imprévisible et implacable qui frappe à tout âge, à toute période et en tout lieu est une source d'angoisse.

2.2. *L'angoisse existentielle*

L'inquiétude de Pascal relève de son égarement dans cet univers muet, dans le surgissement de la mort mais surtout dans la saisie de la vacuité intérieure. Il ressent en lui-même un vide intérieur qui aspire à la plénitude. Son cœur médite sur son *être-au-monde* et soupire à la reconquête de la félicité édénique. Il est dans l'errance d'un bien jadis à sa portée. Il ressent en lui un manque ineffaçable qui entraîne à la quête des choses infinies et à la plénitude. L'homme cherche dans l'immortalité un moyen d'accomplissement de son espérance d'ici-bas.

L'angoisse pascalienne réside dans le souvenir de l'anéantissement de son être dans la mort. L'homme s'en va comme il est venu sans crier garde, et « le lieu [qu'il] occupait ne la reconnaît plus », déclare le psalmiste (Ps. 103, 16). Et qui sait si ses œuvres survivront après sa mort ? Le cœur de l'homme est sujet à la tristesse, au déchirement et à l'incompréhension du fait de sa condition mortelle. Même le penseur par ses réflexions est incapable de remplir le vide cosmique qu'il ressent quotidiennement dans l'approche de la mort. Le questionnement philosophique maintient encore plus dans l'incertitude du devenir et laisse en suspens notre désir d'immortalité et d'éternité. La mort est incompréhensible car elle contrarie les attentes de l'homme, ses projets et son aspiration au bonheur. Que vaut la vie si elle doit prendre fin à l'improviste et de surcroît conduire vers l'inconnu ? Tomberons-nous dans le néant ? Qu'advierait-il après notre mort ? Continuerons-nous d'exister dans le cœur de ceux qu'on a aimés ? Ou bien serions-nous mis à jamais à l'oubli ? Le sentiment d'être et de ne plus être est insupportable. Il suscite davantage l'angoisse et engendre un sentiment d'impuissance et d'échec devant la mort. Au regard du sort réservé à l'homme malgré son effort de se réaliser mais qui est rattrapé par la mort, l'Écclésiaste (1, 2) affirme sans ambages : « Vanité des vanités, tout est vanité ». L'existence de l'homme se déroule dans l'ignorance d'un *avant lui* et d'un *après lui*. Cette question de l'au-delà laissée de côté par la science reste fondamentale pour l'homme en quête de son identité originelle et du devenir de son être.

Il n'y a pas d'issue dans cette lutte tenace qui le confronte à sa finitude et à la mort. Il n'y a point de délivrance à son désarroi face au périple d'une existence précaire et éphémère. Cette situation d'incertitude l'installe dans l'amertume et tourmente continuellement sa pensée. Pascal (fr. 348) avance que « ce n'est point de l'espace que je dois chercher ma dignité, mais c'est du règlement de ma pensée ». Les *Pensées* de Pascal sont une pensée d'angoisse au regard du vide qu'il ressent en son être. Le fond de cette angoisse se révèle plus dans l'ennui qui dévoile sa misère et sa condition mortelle. Louis-Vincent Thomas (p.1 -42) dans

son article « L'eschatologie : permanence et mutation », écrit à ce propos : « L'angoisse de la mort serait liée à cette distorsion qui existe entre l'infini de nos aspirations et l'inachèvement que nous impose la brièveté de notre existence historique ». L'homme est un être en devenir qui se fait dans le temps sans jamais parvenir à ses fins dernières à cause de l'irruption de la mort. Il n'y a que la foi religieuse, selon Pascal, qui lève le voile sur le mystère de la mort sans quoi, l'homme demeure dans l'ignorance de lui-même et de son devenir. Mais la mort, comme la fin de tout être vivant, n'appelle-t-elle pas à la réflexion sur le sens de la vie ?

2.3. *La quête du sens de la vie*

Marc Oraison (1967, p. 32) écrit dans *La mort et puis après ?* : « Tout en somme, dans la vie d'un être humain, n'est que projet ; la réalisation est toujours incertaine. ». La pensée pascalienne est une réflexion sur l'état de l'homme et le sens de son existence. Notre grandeur, d'après Pascal, consiste dans la méditation quotidienne de cette finitude dans l'appréhension de la valeur de l'existence. « La science des choses extérieures ou l'ignorance des choses ne me consolera pas de l'ignorance des mœurs », affirme Pascal (fr. 67). Il montre l'insuffisance des connaissances rationnelles à répondre à notre besoin intérieur et spirituel. L'homme doit penser sa condition misérable et trouver une échappatoire à sa finitude existentielle. Au lieu de se plaire dans le divertissement et dans la satisfaction des choses temporelles, il est urgent de penser au sens même de l'existence. Les attentes de l'homme sont nombreuses, pourtant son existence s'écoule et s'achève dans le temps irréversible et fugace. Dès lors, il importe de se tenir en repos afin de méditer sur notre devenir et sur la finalité de nos actions. Quelle est cette mort, invisible, imprévisible et intraitable dont le souvenir trouble la quiétude et suscite angoisse et amertume ? L'existence humaine se résume-t-elle simplement à naître et à mourir ? Pour Jacques Maritain (1943, p. 18), « la mort, la destruction du Moi, est pour le Moi humain non pas tant un objet de crainte qu'une chose avant tout incompréhensible, impossible, une offense, un

scandale. Ne pas être est un scandale pour la personne humaine ». Malgré l'amélioration de sa condition matérielle et sociale grâce au progrès des sciences et techniques, l'homme demeure toujours dans le désarroi à la pensée de cette fin inéluctable qu'est la mort.

Chaque homme est un ouvrier de son époque dans l'accomplissement des desseins divins pour l'humanité. Nous sommes une pierre indispensable à la construction d'une humanité forte et solidaire. Chercher le sens de sa vie, c'est penser cette expérience douloureuse de l'aventure terrestre de l'homme en quête de son identité spirituelle. C'est la raison pour laquelle Albert Béguin (1947, p. 12) estime que « les *Pensées* ne sont point composées pour répondre à un effroi, comme on l'imagine souvent, mais plutôt pour ébranler une paix dangereuse à l'âme ». L'homme est accoutumé à se divertir sans penser profondément le temps de son existence en perdant de vue la mort qui le guette à chaque instant. Il faut se départir de sa suffisance pour penser l'état de l'homme, borné de toute part, livré à la souffrance et abandonné à son sort mortel.

La vie humaine n'est pas simplement un processus biologique. Elle revêt une valeur spirituelle qu'il faudrait appréhender dans le silence du repos. Pour Pascal, l'homme est à la fois un être matériel soumis aux conditions naturelles de son existence mais également un être spirituel qui aspire aux choses infinies et éternelles. Il ne faut donc pas le rabaisser au règne animal ni l'élever au règne divin. Être capable de penser sa condition, c'est être en mesure de se saisir non comme sujet pensant mais aussi de se poser comme objet à penser. Dès lors quelle est la portée de l'idée d'immortalité dans l'existentialisme pascalien qui pense l'homme eu égard à sa condition mortelle.

3. La portée de la notion de l'immortalité

3.1. *Fondement du pari*

La nécessité de la conversion religieuse dans l'apologétique de Pascal s'élabore à partir du pari qu'il propose. Ce pari prend toute sa signification dans

l'idée de l'immortalité. « Tout ce que je connais est que je dois bientôt mourir, mais ce que j'ignore le plus est cette mort même que je ne saurais éviter », s'inquiète Pascal au fragment 194 des *Pensées*. Dans cette optique, s'il faut parier en faveur d'une vie éternelle, il faudrait penser l'effectivité d'une vie après la mort. Même si certains commentateurs de la religion chrétienne rejettent catégoriquement l'idée d'une âme immortelle, entendue comme une conception de la tradition païenne et philosophique, il reste néanmoins qu'ils n'arrivent pas à déceler le contour véritable de la nature de cette vie *post mortem* paradisiaque. Les termes de corps, d'âme et d'esprit sont dans une telle imbrication qui rend encore confuse leur argumentation. L'on peine à se convaincre de la logique de leur interprétation. Dans le dialogue platonicien dans le *Phédon*, Cébès répond à Socrate : « Mais que l'âme existe après la mort de l'homme et qu'elle conserve une certaine activité et la pensée, cela demande à être confirmé et démontré à fond » (1965, p. 119). Par ailleurs, chez Pascal, ce qui est mis en jeu, c'est la possibilité d'une vie après la mort, que ce soit le corps en tant qu'une entité conjointe et inséparable à l'âme ou bien l'âme pris séparément du corps qui survit après la mort. Sinon comment postuler en faveur d'une vie glorieuse dans l'éternité, si l'âme et/ou le corps devait périr ? Le terme de résurrection formulé par la foi chrétienne serait alors un concept vide. Chez Pascal, il n'y a pas lieu de faire une polémique autour de cette notion. S'il y a une possibilité de résurrection, c'est qu'il y a lieu de concevoir une immortalité de l'homme que ce soit dans la chair ou dans l'esprit. Car rien ne peut revenir à la vie ou être au-delà de la mort, s'il n'y a pas d'immortalité ; que les uns ressuscitent pour la damnation éternelle et les autres pour le salut éternel, il y a toujours la possibilité d'une vie après la mort. C'est dans cette visée que s'inscrit le pari pascalien en faveur de l'immortalité de l'âme et du sort qui lui est réservée.

Le pari pascalien éveille la crainte du jugement dernier dans le cas où il est avéré l'existence de Dieu. Comment Pascal pourrait-il convaincre les athées, les libertins et les savants de la nécessité de la conversion religieuse, s'il est exclu une vie *post mortem* ? Sinon à quoi servirait-il de croire en Dieu et se donner tant de

peine à suivre les préceptes religieux et à se priver des plaisirs de ce monde, s'il n'y a pas une vie après la mort ? Il faut convenir chez Pascal de l'immortalité de l'homme pour parier en faveur ou non de l'existence de Dieu. Le pari pascalien prend sa valeur existentielle dans l'idée d'immortalité. On ne peut objecter à l'encontre de l'un ou de l'autre évènement probable sans avoir d'abord jauger par sa conscience la probabilité de perte ou de gain en mesure du choix admis. Pascal montre que c'est vers cette fin dernière que doit tendre notre pensée, au lieu de se plaire dans le divertissement. Étant incapable de s'assurer de la véracité de l'immortalité ou non, il faut engager sa volonté à parier pour l'un ou l'autre évènement possible. L'argumentation de Pascal en faveur du pari qu'il propose est loin d'être un simple jeu ; il s'avère un raisonnement logique et raisonnable qui engage la raison et la volonté à déterminer de l'orientation de notre vie actuelle et de celle à venir. Il appelle à la responsabilité individuelle face au dilemme de l'immortalité. Les derniers propos de Socrate à ses compatriotes et à ses détracteurs dans *Phédon* appellent à une méditation : « Mais voici l'heure de nous en aller, moi pour mourir, vous pour vivre. Qui de nous a le meilleur partage, nul ne le sait, excepté le dieu » (1965, p.55). La sagesse philosophique conseille d'être prudent et de ne rien approuver ou réfuter, car il n'y a ni preuve de l'immortalité ni preuve du contraire. L'incertitude d'un évènement ne prouve pas l'impossibilité de sa réalisation. Notons que ce choix auquel appelle le pari influence nécessairement le devenir temporel et spirituel de l'homme. Ainsi il faut user bien de la pensée en ce sens puisqu'il fonde, chez l'auteur des *Pensées*, le principe de la morale.

3.2. *Fondement de la morale*

« Travaillons donc à bien penser ; voilà le principe de la morale », écrit Pascal au fragment 347 des *Pensées*. La morale pascalienne se fonde sur la capacité de l'homme à penser sa condition existentielle, son état de misère et de grandeur, et le devenir de son être soumis à la mort. C'est être en mesure de prendre

conscience de sa finitude pour penser proprement les moyens de son agir en vue de la félicité céleste. Dans cette optique, travailler à bien penser, c'est méditer sur l'état actuel de son âme, réfléchir à la finalité de sa vie et agir dans ce sens. C'est appréhender chaque jour comme le dernier qui ouvrira sur le jugement dernier en pensant chaque action comme devant avoir une juste rétribution dans l'après-vie. Si l'homme aspire de tout cœur à l'immortalité et à l'éternité, il faut s'exercer à penser le remède adéquat à combler ce désir. C'est de cette fin dernière que se détermine toute sa condition actuelle avant que vienne l'instant de la mort. La morale pascalienne se forge dans la pensée de la condition mortelle et du sort de l'âme. Tout l'agir humain doit dépendre de ce choix. Et chaque choix en faveur du pari implique nécessairement une conduite de l'homme qui influence ses actes et son devenir. Or pour Kant la morale réside non uniquement dans l'acte de bien penser mais surtout dans l'agir bien. Cet acte n'a pas pour finalité un bien quelconque mais est lui-même porté par le principe du bien. Par conséquent, Kant (1986, p. 285) mentionne dans *Fondement de la métaphysique des mœurs* sa formule célèbre : « Agis uniquement d'après la maxime qui fait que tu puisses vouloir en même temps qu'elle devienne une loi universelle ». La morale kantienne est donc un acte qui vise à l'universalité.

Pascal convient plutôt à une morale imprégnée de la vision religieuse des choses dans la réalisation de leur fin dernière. Cela est légitime puisque l'auteur des *Pensées* est un penseur qui n'admet pas de salut de l'homme en dehors de la révélation chrétienne. Sa conception de la morale est centrée sur une vision eschatologique de l'humanité qui doit déboucher sur le jugement dernier dans l'au-delà. Le chrétien dont l'espérance réside dans la promesse du salut s'efforce chaque jour à s'accommoder aux exigences des principes religieux en vue de l'élection divine. Méditons à cet effet sur la fin du discours de l'Ecclésiaste (12, 15-16) : « Crains Dieu et observe ses commandements. C'est là ce que doit faire tout homme. Car Dieu amènera toute œuvre en jugement, au sujet de tout ce qui est caché, soit bien, soit mal ». Pour Joseph Ratzinger, la morale du croyant qui aspire à la rédemption christique dans l'éternité céleste, son agir quotidien est

dicté par les ordonnances divines. Par ricochet, c'est dans l'espérance à l'immortalité que tout homme, précisément le croyant marche quotidiennement en agissant conformément au bon usage de sa pensée. Selon la conception chrétienne, le monde actuel appelé à disparaître n'est pas la demeure finale de l'homme. Il est une étape vers l'éternité glorieuse. Joseph Ratzinger (1994, p. 167) soutient alors que « l'au-delà ne s'ouvre donc que dans la mesure où cela est utile pour nous éclairer dans le bas-monde ».

Si « le bon sens est la chose du monde la mieux partagée », comme l'écrit Descartes (1973, p. 29) à l'entame de la première partie du *Discours de la méthode*, il alors juste d'en faire bon usage pour agir effacement dans le sens du bien et du raisonnable. Le *cogito* cartésien ne se consiste pas uniquement à une prise de conscience de soi et en tant qu'un *être au monde*. Il est un acte réfléchi et raisonnable porté par le bien. Descartes fait bien de noter à la suite que « ce n'est pas assez d'avoir l'esprit bon mais le principal est de l'appliquer bien ». Chez Descartes, aussi bien que chez Pascal, le bon usage de la pensée est le fondement de la morale. Dans cette perspective, bien penser, c'est méditer sur notre condition mortelle avec une prise de conscience de la dissolution de notre être dans le néant de l'au-delà afin d'agir en conséquence par des actes honorables et vertueux. On peut faire concorder cette réflexion avec cette autre maxime kantienne inscrite dans *Critique de la raison pure* : « La loi morale m'ordonne de faire du plus haut bien possible dans un monde l'objet ultime de toute conduite » (Kant, 1986, p. 766). De ce fait, le propre de la pensée, eu égard à la pensée pascalienne, c'est s'éveiller de son confort apparent dans la satisfaction des biens matériels et temporels afin de régler sa conduite et ses actions en pariant en faveur du salut éternel en tant que le bien suprême. À ce sujet, Jean Calvet (1941, p. 13) dans *Le message de Pascal* apporte la mention suivante : « Nous ne toucherons l'absolu que par la mort. L'homme qui le cherche dans la vie, se dépasse à chaque minute et s'élève au-dessus de l'humain ». Ainsi quiconque

pense l'immortalité de l'âme règle ses actions et sa conduite par rapport à l'éternité de l'après-vie dans la promesse du salut.

3.3. *La promesse du salut*

Les *Pensées* de Pascal sont une œuvre destinée à la défense de la foi chrétienne, à ébranler la certitude des savants et à éveiller l'inquiétude chez les libertins devant l'énigme de la mort. Pascal relève l'éphémérité de l'existence et la vanité des choses terrestres au regard de sa condition mortelle. Paradoxalement, « parmi les aspirations de la Personne, la plus manifeste est le désir de ne pas mourir », écrit Jacques Maritain (1943. P. 18) dans *Sort de l'homme*. L'homme à travers ses productions matérielles et la procréation manifeste le désir d'immortalité. Il cherche par tous les moyens une issue à sa finitude. Il espère un salut. C'est justement pour cela que Pascal préconise de se tourner vers la foi religieuse qui fournit un remède à la finitude humaine et une espérance dans la promesse du salut éternel. Croire, c'est porter son regard vers l'au-delà dans l'appréhension du salut. Le salut que professe la foi religieuse est en soi un refus de la mort. Le salut est donc une échappatoire pour le croyant qui espère s'affranchir de sa condition mortelle. L'immortalité est un alibi qui fonde l'espérance religieuse à un salut dans la présence de Dieu. Cette promesse du salut sonne comme une revanche de l'homme sur la mort, puisqu'il est en réalité un déni même de la mort. Edgar Morin (1951, p. 194) aborde dans le même sens en affirmant que « le salut répond à une exigence anthropologique essentielle de l'individu, qui craint la mort, et veut en être *sauvé* ». L'idée d'une vie après la mort permet de supporter avec espérance les maux temporels afin de se prémunir contre le désespoir. Appréhender l'immortalité, c'est aller au-devant de la mort avec sérénité par la conviction de l'avoir vaincue avant même qu'elle advienne. Pour Pascal, l'immortalité dans la perspective chrétienne ouvre la voie à une espérance réelle dans l'éternité céleste. Car l'homme est sans cesse porté vers la jouissance d'un bien infini qui comblera efficacement et indéfiniment sa vacuité intérieure. Or il n'y a que Dieu, d'après l'apologétique pascalienne, par

son éternité et son infinitude qui soit capable d'étancher la soif infinie de l'homme par la délectation de son amour infini. L'immortalité dans la foi chrétienne est synonyme de résurrection dans la reconquête du bonheur suprême. Jacques Maritain (1943, p. 31) rapporte que « cette immortalité de l'Homme est engagée et impliquée d'une manière inextricable dans le drame du salut ». La foi chrétienne appelle à nouveau à la reconquête de la félicité édénique dont le souvenir perdure dans le cœur de l'homme. Le discours persuasif de Pascal à travers les *Pensées* consiste justement à préparer les cœurs à la conversion et au salut. André Gounelle (1970, p. 26) dans *La Bible selon Pascal* conclut que « l'Écriture a donc pour Pascal une importance capitale. Elle est la parole de Dieu qui ouvre à l'homme le secret de sa destinée et lui montre le chemin du salut ».

Conclusion

L'immortalité prend toute sa signification dans la croyance religieuse. Elle conduit implicitement à l'acceptation de l'existence de Dieu. L'une ne va pas sans l'autre. On ne saurait séparer le mythe de l'immortalité du postulat de l'existence de Dieu. Pour le croyant, la foi est rattachée à l'idée de l'immortalité ; sans cela son espérance en Dieu est vide. Croire en Dieu et refuser l'idée de l'immortalité, c'est rendre nul les promesses religieuses. En revanche, tant que le mythe de l'immortalité perdura, la croyance en Dieu se perpétuera à travers les époques. Pour Pascal, étant dans l'ignorance et l'incertitude de ce qu'advient véritablement après la mort, la meilleure partie est de parier en faveur de la vie après la mort auprès de Dieu en réglant sa conduite et ses actions selon les principes religieux. Edgar Morin (1951, p. 194) déduit que la foi est le « il ne faut pas que je meure ». Dans l'attente que la science arrive à élucider le mystère de la mort et à solutionner la mortalité, l'homme inquiet et anxieux à l'idée de ne plus être, se tournera vers la religion qui apporte réconfort et espérance. Pour le cardinal Joseph Ratzinger (1994, p. 167), la foi religieuse postule certes le salut, mais, en définitive, « ce qu'est cette vie éternelle, sa nature, reste entièrement hors

de portée de notre expérience et donc, de notre point de vue, purement et simplement inconnaissable ». Dès lors, la promesse du salut liée à l'espérance d'une vie après la mort demeure l'apanage de la foi. L'immortalité dans la perspective pascalienne n'est point une certitude mais une probabilité qui appelle au pari.

Bibliographie

BARR James, 1995, *Eden et la quête de l'immortalité*, Trad. Jean PRIGNAUD, Paris, Les éditions du Cerf.

BÉGUIN Albert, 1947, *Pascal*, Paris, éd. Egloff.

CALVET Jean, 1941, *Le message de Pascal*, Paris, Éditions Spes, Coll. « Prends et lis ».

DESCARTES René, 1973, *Discours de la méthode suivi des Méditations*, présentation et annotation par François MISRACHI, Paris, 10/18.

EMMANUELLI Xavier, 2010, *Au seuil de l'éternité*, Paris, Albin Michel.

ÉPICURE, 1982, *Lettre à Ménécée*, Trad. Jean Salem, Nathan, Coll. « Les intégrales de philo ».

ÉTUDES, 2002, « Les carnets d'études », revues de Cultures Contemporaines, tomes 397, Paris, n°3976.

GOUNELLE André, 1970, *La Bible selon Pascal*, Paris, PUF.

KANT Emmanuel, 1980, *Critique de la raison pure*, in œuvres philosophiques, Trad. Ferdinand ALQUIÉ et al., Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, Tome I.

—————, 1985, *Fondements de la métaphysique des mœurs*, in œuvres philosophiques, Trad. Ferdinand ALQUIÉ et al., Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, Tome II.

LA BHAGAVAD-GITA, 1975, Édition complète, par A. C. Bhaktivedanta Swami Prabhupada, texte Sanskrit originel, Paris, Éditions Bhaktivedanta.

LA BIBLE, 2007, Louis Segond 21, Genève, La Nouvelle Édition de Genève.

MARITAIN Jacques, 1943, *Sort de l'homme*, Neuchâtel, Éditions de la Baconnière, Coll. « Les cahiers du Rhône ».

MORIN Edgar, 1951, *L'homme et la mort*, Paris, Corrêa.

ORAISON Marc, 1967, *La mort et puis après ?*, Paris, Fayard.

PASCAL Blaise, 1976, *Pensées*, présentation par DESCOTES Dominique, texte établi par BRUNSCHVICG Léon, Paris, Garnier-Flammarion, Édition revue et augmentée 2015.

PLATON, *Apologie de Socrate, Criton, Phédon*, 1965, Trad. Émile CHAMBRY, Paris, Garnier Flammarion.

RATZINGER Joseph, 1994, *La mort et l'au-delà*, Trad. Henri ROGHAIS, Paris, « Communio », Nouvelle édition remise à jour et augmentée.

THOMAS Louis-Vincent et al., *Réincarnation, immortalité, résurrection*, 1988, Bruxelles, Facultés Universitaires Saint-Louis.